



• Parcours découverte •

Saint Georges sur Loire

Cœur historique
de la commune

Historique

Origine et Blason...

Saint-Georges, dont le nom en grec signifie « **qui cultive la terre** » est un saint totalement légendaire. Son culte a été diffusé en Occident surtout à partir des croisades. Il est le **saint patron des chevaliers**, de même que le protecteur de villes comme Barcelone, Gênes et représente le Saint national de l'Angleterre.

Sa légende le fait naître en **Cappadoce**, aujourd'hui province turque. Officier de l'armée romaine, il traverse la ville libyenne de Silène **tyrannisée par un dragon** qui exige tous les jours un tribut de deux jeunes gens tirés au sort. Georges arrive le jour où la fille du roi, attachée à un rocher, est la victime désignée. Avec le soutien de Dieu, il **affronte alors le dragon** dans un combat sans merci, et **sort vainqueur**. Dompnée, la bête maléfique, s'est couchée à ses pieds, et, dit-on, lui est resté fidèle comme un chien.

Il est le **symbole même de l'idéal chevaleresque**, incarnant la victoire du bien et de la foi sur le mal. Représenté en armure, le dragon à ses pieds, il tient une **bannière d'argent à la croix de gueule**, c'est-à-dire rouge, qui deviendra la bannière des croisés, puis le **drapeau national d'Angleterre**.

La légende ajoute que **Georges fut persécuté**, comme les autres chrétiens sous le règne de l'**empereur Dioclétien** (284-305 de notre ère). Brûlé, ébouillanté, broyé sur la roue, il survécut et il fallut le décapiter. Il accéda alors au **rang de martyr**.

Le **blason de l'Abbaye (1)** représente Saint-Georges terrassant le dragon.

Naissance de Saint-Georges-sur-Loire

La **découverte au pied de l'abbaye d'un polissoir* (2)** (exposé à l'extérieur de la Mairie au sud), ainsi que des haches en pierres polies, témoignent de la **présence d'hommes préhistoriques**.



Les romains eux-mêmes auraient laissé des traces d'un mur et d'un bassin au lieu-dit de l'Aubriarie (cf carte p4) (3).

Une motte féodale fut, vraisemblablement, construite au Grand Nombreil (cf carte p4), vers la fin du premier millénaire. C'était une butte de terre entourée d'un fossé et surmontée d'un château en bois, entouré de palissades.

La première occupation médiévale se situerait au hameau d'Eculard (cf carte p4) (4), vestige de cette occupation.

L'invasion des Normands en 910-930 fait remonter la population vers le coteau sur lequel se trouve aujourd'hui le bourg de Saint-Georges. Un **lieu de culte** absorbé ensuite par l'abbaye existait sur le coteau au 10^{ème} siècle.

La première église à l'emplacement actuel daterait seulement de la fin du XI^{ème} siècle. Tous les textes assurent qu'en 1150, **une petite église**, desservie par un certain curé Herbert, abritait les offices religieux. **Le plan de l'ancienne église (5)** laisse supposer que la nef fut construite en deux fois.

Construction de la première abbaye en 1150

D'après Barthélémy Roger (1659) tout le pays de Saint-Georges appartenait au **seigneur du Plessis Macé**.

Vers 1150, Rainaud II le Roux (1125-1165) seigneur du Plessis fit **construire l'abbaye de Saint-Georges**. Il y fit venir des religieux de l'abbaye prestigieuse de la Roë, en Mayenne d'où était parti, un demi-siècle auparavant, **Robert d'Arbrissel**, fondateur de l'Abbaye de Fontevault. **Cinq seigneurs du Plessis y ont été inhumés**.

En 1180, Raoul de Beaumont, évêque d'Angers, et cousin du comte d'Anjou roi d'Angleterre, le puissant Henri II Plantagenêt consacra l'abbaye.

Les moines, des chanoines réguliers au nombre de sept, obéissaient à la **règle de Saint-Augustin**, leur imposant une vie en commun et des devoirs d'assistance et d'éducation, auprès des fidèles.

De la première abbaye, ne reste que le bâtiment appelé « **réfectoire des moines** ». C'était la première chapelle de cet ensemble conventuel,

qui avait utilisé un lieu de culte datant au moins du X^{ème}. **La belle charpente en coque de bateau** fut posée plus tardivement entre **1275 et 1284 (6)**.

L'église et le réfectoire sont les seuls bâtiments dont l'existence est à peu près attestée dès le XIII^{ème}-XIII^{ème}.

Extension de l'abbaye à la fin du XIII^{ème}

Il est probable que l'abbaye a continué à s'étendre et à s'agrandir durant la **fin du XIII^{ème} et la première moitié du XIV^{ème}**. **Son développement** profita certainement à l'époque, de la paix assurée par les ducs d'Anjou, puis par la **dynastie Plantagenêt**. **La rivalité** entre ces derniers et le roi de France explosa en **1337 début de la guerre de Cent Ans**.

Construction de grands domaines au XIII^{ème}

En **1208**, Saint-Georges vit la **création du Prieuré de l'Épinay** (cf carte p4) (7), sur la rive haute de la Loire, dépendant de l'abbaye Saint-Georgeoise ainsi que la **construction de 3 grands châteaux** : le **manoir de Serrant**, le **Château de l'Épinay** (cf carte p4) et le **Château de Chevigné** (cf carte p4), qui dépendaient du Plessis Macé.

Alors qu'une **terrible épidémie de peste** frappait l'Europe et l'Anjou, **l'abbaye reçut en don** les prieurés de Chazé sur Argos et du Jaunay (8) en Anjou.

Le XV^{ème} : période de bouleversements

• Théâtre de violences

- **En 1410**, le **curé Maulnay** fut assassiné par **Olivier Ruffier**, seigneur de la Grande Chauvière, au lieu-dit Le Cotton, en direction de Saint-Germain-des-Prés.

- **En 1444**, au moment de la **Trêve de Tours** signée entre le roi de France et le roi d'Angleterre, les soldats, privés d'activité, **saccagèrent la campagne d'alentour**. L'abbé fut alors autorisé à prélever 30 livres sur la cloison, c'est-à-dire sur le péage perçu à Saint-Georges par la ville d'Angers, pour réparer les dégâts.

- En 1486, les troupes de Charles VIII, les terribles routiers ou écorcheurs, en guerre contre les grands seigneurs du royaume, parmi lesquels François II de Bretagne, pillèrent, incendièrent village et abbaye. Le cartulaire* et les titres* les plus précieux furent jetés aux flammes. Même l'église n'échappa pas à la profanation.

• Reconstruction d'une église paroissiale

Les chanoines abandonnèrent leur chapelle et investirent l'église paroissiale.

La petite église, en croix latine, fut dotée d'un bas-côté, et le chœur en cul de four fut agrandi et agrémenté de fenêtres ogivales (9).

A l'intérieur, la chapelle de Serrant abritait les tombeaux des De Brie, seigneurs du lieu. Célestin Port, historien de l'Anjou, affirme qu'ils furent réalisés en 1497. Ils auraient disparu après 1789 (10).

• Période d'expansion du bourg et construction de Serrant

Le bourg de Saint-Georges grossit avec la construction de nombreuses maisons, dont cinq sont toujours présentes. Ce petit bourg, blotti auprès de son abbaye, devait être entouré d'un mur, puisque dans les textes on trouve les mots « muraille », « Porte de Bretagne » et « Porche ». Ponthus de Brie obtint l'autorisation du roi Louis XI de fortifier Serrant en 1481 (11).

• L'abbaye subit de profondes modifications

L'abbaye dut être reconstruite et subit de nombreuses modifications (12) : « L'abbé Louis Samson, en 1522, fit faire faire les cloîtres, refaire le chœur, la sacristie et le chapitre » (Archives de Serrant). L'église à l'époque présentait les cloîtres à droite de la nef* et le chapitre* au sud du transept*. C'est alors que les chanoines prirent totalement possession de l'église paroissiale.

Au XVI^{ème} Renaissance : période de renouveau architectural

Le château de Serrant fut agrandi et remodelé, vers 1540 par l'architecte Jean Delépine, architecte du Logis Pincé à Angers (13). En 1539, Pierre Poyet, frère du juriste angevin qui rédigea l'ordonnance de Villers-Cauterets* pour François 1er, acheta le château de l'Epinay.

Au XVII^{ème} : la naissance du Saint-Georges d'aujourd'hui

• Ravages des épidémies

Les premières décennies furent marquées par des disettes importantes et deux grandes épidémies, aggravées par une absence totale d'hygiène et d'eau potable. La peste frappa en 1626 avec 33 morts pour le seul mois d'octobre. La dysenterie survint en 1639 et entraîna 188 décès.

• En 1637 par décision royale, trois foires et un marché hebdomadaire furent créés.

• Décadence et renaissance de l'abbaye

Après la mise en commende (usufruit d'une abbaye accordée par le pape) de l'abbaye, la décadence des mœurs monacales s'accrut. La réforme de Sainte-Geneviève en 1658, devait remettre de l'ordre dans la vie des chanoines, mais entraîna seulement la reconstruction du bâtiment. De nombreux architectes, maçons et sculpteurs angevins travaillèrent à la reconstruction de l'abbaye, mais aussi du Château de Serrant et de l'Epinay.

Maurice Cellier dit « la Cave », maître maçon, commença les travaux, mais mourut avant leur achèvement, en 1684. Les chanoines gravèrent cette date sur le linteau de la porte d'honneur, au sud, côté terrasse.

Sébastien Simoneau, Maître maçon termina l'ouvrage en 1691, construisit le palais abbatial après avoir participé à la construction de la chapelle du Château de Serrant.

L'actuelle tête noire, le billard des chanoines, aujourd'hui bibliothèque municipale, la perception, anciennement sellerie, datent du 18^{ème} siècle.

• Embellissement des châteaux

En 1636, un riche bourgeois angevin, Guillaume II Bautru acheta le château de Serrant, qu'il se mit aussitôt à agrandir et à embellir, imité par les autres châtelains de l'Epinay (14) et de Chevigné (cf. vue de Serrant en 1695).

• L'histoire de Guillaume Bautru

Guillaume Bautru (15) fin lettré, ami des meilleurs esprits de son temps, poète libertin à ses heures fit partie des premiers académiciens

français. Protégé du Cardinal de Richelieu, « conseiller du Roy » et remarquable diplomate, il effectua de nombreuses missions secrètes en Europe pour son souverain.

Il épousa Marthe Le Bigot, de Montreuil Bellay. L'union ne fut pas heureuse. Confinée au logis, l'épouse trompa le mari avec son valet de chambre, qui semble bien être le père de l'enfant né en 1621. Bautru fit émasculer l'auteur du délit et l'envoya aux galères. Après l'achat de Serrant en 1636, il séjourna de plus en plus en son château. Il finit par reconnaître son fils et se réconcilia même avec son épouse.

Il mourut à Paris le 7 mars 1665. Il avait constitué un immense domaine. Guillaume III, son fils poursuivit la politique d'acquisition de son père, et acheta le Plessis-Macé pour 93 000 livres.

• Jean Racine et le Prieuré de l'Epinay

Le jeune Jean Racine (16), né en 1639, orphelin, et particulièrement démuné, fut envoyé chez son oncle maternel Antoine Sconin, à Uzès. Sconin espérait doter Racine d'un revenu attaché à une fonction religieuse (bénéfice). Alors, il lui céda le bénéfice du prieuré de l'Epinay à Saint-Georges.

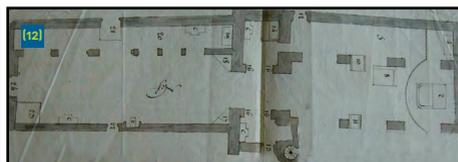
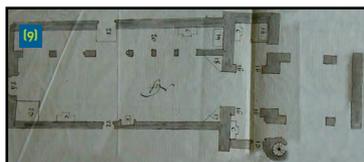
Racine se pare du titre de « Prieur de l'Epinay » dans la préface d'Andromaque. Mais l'évêque d'Angers lui préféra un religieux, Valéran Leferron. Il s'ensuivit un long procès que le jeune auteur perdit. Il écrivit la seule comédie de son œuvre : Les Plaideurs. En hommage, Saint-Georges a appelé son collège Jean Racine.

*A savoir : La nef est la partie d'une église qui s'étend du portail jusqu'au chœur.

Le chapitre est l'ensemble des chanoines d'une église, cathédrale ou collégiale.

Le transept est une nef transversale qui coupe à angle droit la nef principale d'une église et qui lui donne ainsi la forme symbolique d'une croix latine.

L'ordonnance de Villers Cauterets en 1539 a imposé l'usage du français dans les textes officiels.



Historique

Au XVIII^{ème}

Création des routes [17]

Le **16 mai 1726** Nicolas Bautre de Vaubrun, comte de Serrant, autorisa les chanoines à annexer le chemin de Saint-Georges à Savennières et en contrepartie, à **construire l'actuelle rue de Chalennes**.

Saint-Georges, traversé par le **grand chemin royal de Paris à Nantes**, a possédé un **relais de poste** jusqu'en 1850. La « **Poste aux chevaux** » qui avait été créée par Louis XI en 1464 **acheminait le courrier royal**. **Après la Révolution**, le relais fut établi dans l'actuel bâtiment de la Tête Noire. **Les routes rapides sont des routes bien entretenues**. En 1762 on construisit la **route royale qui deviendra la RD723**. Le chemin de Nantes passait sur la levée de l'étang de la Salle et cheminait au sud de la RD 723. **La rue ne mesurait que 3,3 mètres** de largeur dans sa partie la plus étroite. Les accidents de circulation, faisant des piétons les victimes, étaient fréquents.

Les auberges

Cinq auberges bordaient ce grand chemin de Paris à Nantes, dans la traversée de Saint-Georges. Seule **l'auberge des Trois Rois**, subsiste aujourd'hui.

La plus importante, haut lieu de la vie Saint-Georgeoise, face à l'église, était incontestablement le **Lion d'Or**. Un temps gendarmerie, elle fut détruite en 1967. A sa place, on construisit la poste.

La **famille Lemée** avait tenu pendant tout le XVIII^{ème} **cet établissement peu apprécié**, si l'on en croit Monsieur d'Espièvent qui notait le 19 février 1771 sur son carnet de voyage : « **au Lion d'Or chez Lemée, mauvais gîte !** ».

La vie de château

En **1749**, l'héritière des **Bautru** vendit à **François Jacques Walsh** le **domaine de Serrant**, pour 824 000 livres. Ce dernier faisait partie d'une **famille d'immigrés irlandais** enrichie dans le **commerce triangulaire**,

et celui du « Bois d'Ebène », ou commerce des esclaves noirs. **Ces armateurs irlandais** ont beaucoup investi en Anjou et particulièrement à Saint-Georges.

De **1540 à 1761**, le **Château de Chevigné** était la propriété de la **famille Chalopin**, puis par alliance de la **famille Racapé**. Il fut profondément remanié à la fin du XVIII^{ème} siècle.

En **1761**, le Château de Chevigné devint la propriété d'**Etienne Fortier** négociant à Saint-Domingue, avant d'être **habité en 1773 par Antoine Walsh**.

En **1789**, l'**irlandais O'Diette**, armateur à Nantes l'acquit, et la demeure resta dans la famille jusqu'au XX^{ème}.

L'**actuel Château de la Bénaudière [18]** reconstruit à partir de 1796 abrite dans sa **chapelle du XVI^{ème}** un vitrail réalisé par **Charles Thierry**, important **maître verrier Saint-Georgeois** du XIX^{ème} siècle.

Au XVIII^{ème} : l'Abbaye, théâtre de la Révolution française

Le **2 novembre 1789**, l'Assemblée Nationale décréta la **nationalisation de tous les biens ecclésiastiques** qui pouvaient être vendus pour renflouer des caisses de l'état, vides, et payer les membres du clergé.

- le **nouveau palais abbatial [19]**, ainsi que l'ancien jouxtant l'abbaye, et le réfectoire furent acquis par le notaire Péan.

- la **maison conventuelle** (la mairie) [20], l'église et la Tête Noire furent vendues le 7 juillet 1795 à Puny, aubergiste et à Gourdon, marchand cultivateur, avec obligation de détruire le chœur de l'église.

- le **meuble de l'abbaye** partit aux enchères le 31 août 1791. Saint-Georges prit le nom de **Beau-Site** le **18 avril 1794**, et cela pour 4 années uniquement, la Révolution ayant voulu supprimer toutes les références religieuses.

En **1789**, il ne restait plus que **5 chanoines** dans ce grand bâtiment de

18 pièces. Ils purent choisir entre prêter serment à la nouvelle constitution civile du clergé, ou revenir à la vie civile. Certains préférèrent la clandestinité.

Les révoltés Vendéens traversèrent Saint Georges, après avoir franchi la Loire à Saint-Florent et alors qu'ils allaient assiéger Angers.

Au XIX^{ème} : le retour des anciens châtelains

En 1808, **Napoléon** rentrant de Nantes vers Paris, s'arrêta à **Serrant** pour rendre visite à **Mme Louise de Vaudreuil**, épouse d'Antoine Walsh, et dame de compagnie de **l'impératrice Joséphine**. Bien qu'assombri ce jour-là, par l'annonce de la défaite de ses armées en Espagne, à Bailén, Il s'exclama en arrivant : « **Je vois enfin un château en France** ».

La **période napoléonienne** fut marquée par la **création du cadastre**. Celui de Saint-Georges fut **réalisé en 1835**. Il constitue une source énorme de renseignements. C'est aussi l'époque où **Saint-Georges sur Loire s'est agrandi**, notamment vers la sortie ouest.

Au XIX^{ème} siècle : de nombreuses évolutions dans la commune

• Des modifications importantes de la voirie

- en **1830**, la levée dite de Savennières fut édifiée et devint une route pour traverser la vallée.

- en **1841**, on construisit le **pont du Grand Bras [21]**, entre Chalennes-sur-Loire et Saint-Georges.

- **vers 1850**, la route Chalennes – Saint-Augustin fut ouverte, ainsi que le carrefour central de l'agglomération [22].

La **ligne de chemin de fer** traversait aux mêmes dates, le sud de la commune. C'est aussi le siècle de la **voirie communale** : la commune acheta les chemins aux propriétaires privés et les aménagea.



• **L'exploitation de la houille (22)**

Dès le XV^{ème}, les habitants de Mazé, hameau de Saint-Georges, traversaient la Loire pour aller chercher en face, dans le coteau d'Ardenay, à Chaudefonds sur Layon, des « **pierres qui brûlent** », c'est-à-dire du charbon.

Le 17 juin 1829, 5 personnes obtinrent une **concession de mines de charbon** sur les communes de Saint-Germain-des-Prés, Saint-Georges (23) et Savennières. **Cinq puits** furent forés au cours des années suivantes.

En 1838, 46 mineurs produisirent 60 tonnes de houille ce qui était un véritable exploit. A partir de 1906, la veine s'épuisa et **l'extraction de la houille disparut**.

• **La création des écoles**

Le 7 mars 1837, Etienne Harrault acheta la maison, dite aujourd'hui **des associations (24)**, pour y fonder une **école laïque**. Instituteur, il enseigna **chez lui jusqu'en 1850** contre **1,5 franc** pour les élèves commençant à lire, **2,5 francs** pour les autres. Le conseil municipal vota la gratuité scolaire en 1850 en réponse à la création de l'école privée Saint-Joseph.

Le 29 septembre 1861 : construction par le conseil municipal **d'une nouvelle école communale (aujourd'hui salle Jeanne de Laval)**.

Ces bâtiments furent sans doute, réservés **aux garçons**.

En 1839, achat par le comte de Serrant **de la maison des Chenambeaux (25)**, rue des Fontaines, et don à la Congrégation des Ursulines de Chavagnes en Pailler pour l'ouverture **d'une école privée de filles**.

En 1859, ouverture d'un **pensionnat de jeunes filles** dans cette maison.

En 1875, apparition de la **gratuité scolaire pour les filles**.

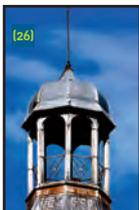
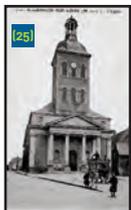
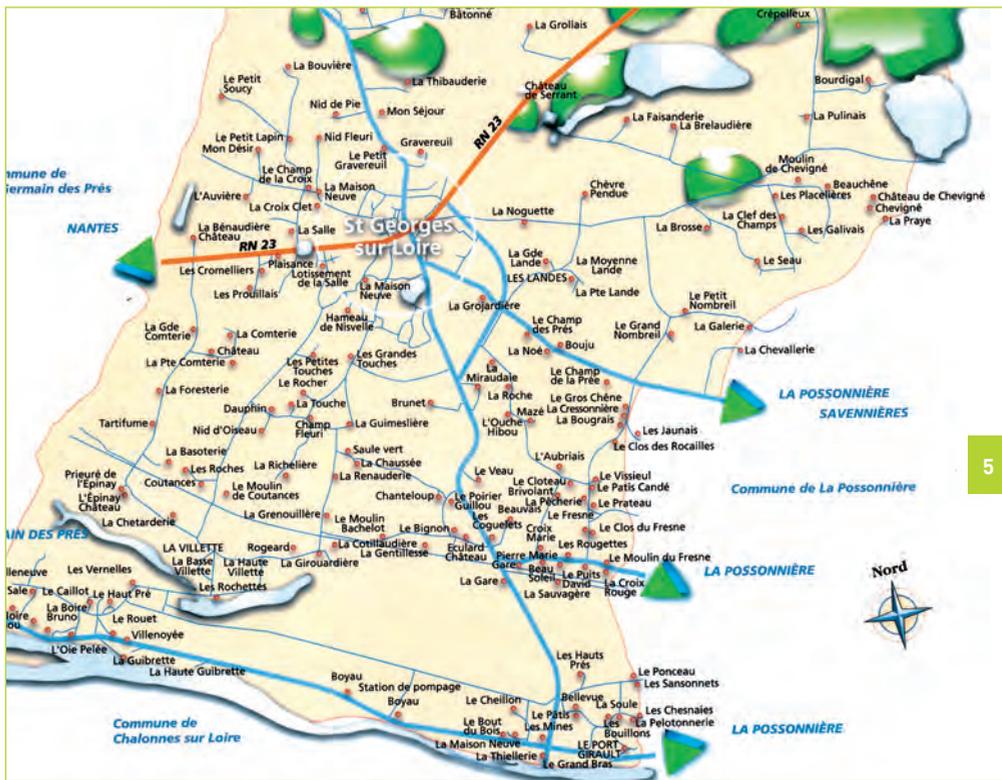
En 1901, achat par la commune d'une maison située à l'angle des rues Nationale et des Parements, afin d'y établir une **école communale et laïque de filles** que réclamait une partie de la population.

• **L'église de Saint-Georges**

Avec la **Révolution le chœur** de la vieille église avait disparu. **La nef** avait hébergé les troupes françaises et même **les soldats prussiens** qui occupèrent le pays **en 1815** après la chute de Napoléon 1^{er}. **Totalement délabrée**, elle ne pouvait abriter le culte.

Les habitants demandant alors la **construction d'une nouvelle église (26)**. Le conseil municipal favorable, décida de vendre 32 hectares de prés communs pour subvenir à une partie des frais occasionnés. Les agriculteurs s'y opposèrent. Ce n'est qu'**en 1824**, qu'un édit royal autorisa cette vente. Comme toutes les autres communes ligériennes d'Angers à Nantes, Saint-Georges connut **une forte expansion jusqu'en 1860**, liée aux **grands travaux et au déclin du commerce triangulaire**.

La **construction** d'une nouvelle église fut confiée à l'architecte Binet, et la **première pierre** fut posée, en grande pompe, le 28 juin 1825. Mais en 1827, la façade toute récente s'écroula. Il fallut abattre et reconstruire. Le clocher (27) ne fut édifié qu'en 1837.



Planimètre

L'abbaye de Saint-Georges-sur-Loire

Chronologie

Vers 1150 : Fondation de l'abbaye de Saint-Georges sur Loire. Consécration en 1180. Organisation de l'abbaye autour d'une chapelle (réfectoire actuel). L'abbaye est placée sous la règle de Saint Augustin.

XII^e - XV^e siècles : Expansion de l'abbaye jusqu'à la Guerre de Cent Ans (milieu du XIV^e siècle). Pillages subis pendant les guerres de Cent Ans et de Bretagne.

XVI^e siècle : L'abbaye passe sous le régime de la commende*. Période d'embellissement sous la direction des abbés commendataires. Construction ou modification du premier logis abbatial (perpendiculaire au réfectoire).

XVII^e - XVIII^e siècles : Application de la réforme de la Congrégation de France. L'abbaye entre dans la congrégation de Sainte-Geneviève. Les Augustins deviennent des Génovéfains. Construction d'une maison conventuelle (actuelle mairie) et d'un nouveau logis abbatial. Lent déclin de l'effectif des moines. Les anciens bâtiments monastiques (notamment le réfectoire) sont utilisés comme granges et remises (1-2).

***A savoir** : Dans le régime de la **commende**, un abbé (ou un prieur) commendataire est un ecclésiastique, ou quelquefois un laïc, qui tient une abbaye (ou un prieuré) in commendam, c'est-à-dire qui en perçoit personnellement les revenus, et qui, s'il s'agit d'un ecclésiastique, peut aussi exercer une certaine juridiction sans toutefois exercer la moindre autorité sur la discipline intérieure des moines.

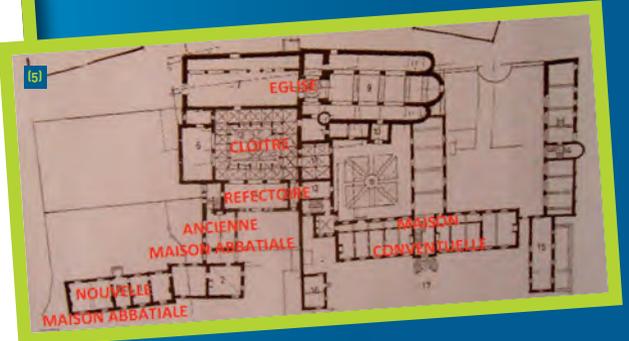
Révolution : L'abbaye, qui ne comptait plus que 5 chanoines, est vendue comme Bien National. **XIX^e - XX^e siècles** : L'église abbatiale, devenue paroissiale est démolie pour être remplacée par une nouvelle église en 1829. Les vestiges de l'abbaye sont des propriétés privées ou communales.

La maison conventuelle (3-4-5)

L'architecture de ces deux bâtiments est caractéristique du « Grand Siècle ». La rigueur est de mise. Les lignes droites s'imposent. Les constructions sont symétriques. L'ordonnement même du site, en particulier devant la maison conventuelle, affiche cette symétrie : un pavillon central, entouré de deux ailes identiques ; une première terrasse dotée d'un portail central et aux deux extrémités, deux petits pavillons semblables en retour d'équerre.

Le petit pavillon ouest dans lequel se situait le billard des anciens chanoines, accueille aujourd'hui, la bibliothèque municipale. Le petit pavillon qui abrite actuellement la perception, a été profondément modifié en 1959.

Le grand escalier monumental à la « Fontainebleau » permettait d'atteindre la porte d'honneur au rez de chaussée du pavillon central de la mairie.



Le Réfectoire des Moines

Origine du Réfectoire

Ce bâtiment du XII^{ème} était la chapelle de l'abbaye primitive (1) qui avait utilisé un lieu de culte existant. Les murs du réfectoire des moines datent d'avant le XII^{ème}. Ils sont les seuls témoins encore visibles de l'Abbaye primitive fondée par Rainaud le Roux, seigneur du Plessis Macé vers 1150. La charpente (6), expertisée récemment, date du XIII^{ème}. A l'intérieur, subsistent des fresques du XII^{ème}.

Evolution du Réfectoire du XIII^{ème} au XV^{ème} (2)

- Le réfectoire sert de chapelle à la jeune abbaye.
- Une porte axiale dans le pignon ouest est surmontée d'un oculus*.
- Les murs gouttereaux* sont percés de petites baies romanes.
- Une riche décoration agrémenté les murs (peintures murales figurées).
- Une première charpente couvre l'édifice.

Evolution du Réfectoire au XVI^{ème} (3)

- Création d'une cheminée Renaissance.
- Création d'un plancher intermédiaire.
- Des baies de style Renaissance sont percées en façade sud en remplacement des petites baies romanes.
- Nouvelle campagne de peintures murales.
- Un escalier entre le réfectoire et la maison abbatiale permet la communication entre les deux bâtiments.
- Une galerie à arcades en pierres est construite contre la façade nord du réfectoire.

Evolution du Réfectoire du XVII^{ème} au XVIII^{ème} (4)

- Le réfectoire devient progressivement une grange.
- Nouveaux percements « utilitaires » en façade sud :
- La fenêtre de gauche est transformée en porte.
- Percement de la grande porte axiale.
- Percement de deux petites baies au niveau des combles

***A savoir :** un oculus est une petite ouverture de forme circulaire munie ou non d'un panneau vitré.
Un mur gouttereau est un mur portant une gouttière ou un chéneau terminant le versant de toiture et recevant les eaux par opposition au mur pignon.

Evolution du Réfectoire du XIX^{ème} au XX^{ème} (5)

- Le réfectoire est vendu et sert d'entrepôt.
- Disparition du cloître.
- En façade nord, deux baies sont percées et l'ancienne porte du cloître est bouchée.
- Création d'un plancher métallique intermédiaire.
- Construction d'un petit édifice à l'angle du réfectoire et de la maison conventuelle

Des fresques murales du XII^{ème} (7)

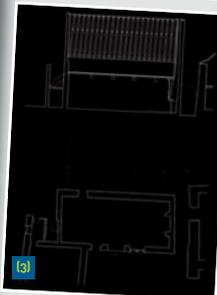
Des vestiges de peinture datant de l'édifice du XII^{ème} - XIII^{ème} sont conservés au dernier étage du réfectoire, et des traces d'autres décors plus récents, datant du XVI - XVII^{ème} subsistent au niveau intermédiaire, encore recouverts par des badigeons.

Les vestiges de décor médiéval constituent un témoignage essentiel pour la région et pour le bâtiment. Ces derniers, encore peu connus, avaient toutefois été publiés dans « La Peinture murale romane dans les pays de la Loire » par Christian Davy. Depuis, il semble que ces peintures n'aient cessées de s'altérer en l'absence d'intervention conservatoire. Un dernier diagnostic établi en 2012 par Alexandre Gordine, historien de l'Ermitage à Saint-Petersbourg, a alerté les responsables du lieu quant à la dégradation évolutive de ces peintures.

Dans l'attente d'un projet global sur le bâtiment, la communauté de communes Loire-Layon a donc décidé de mener une opération conservatoire sur ces vestiges, afin de les préserver.

Une campagne de sauvegarde en 2013 a consisté à consolider et à nettoyer les peintures du dernier étage afin de stopper les dégradations et d'assurer leur pérennité sans toutefois effectuer d'opérations esthétiques.

Plaque 1





Plaque 1 bis

Le palais abbatial

Origine du palais abbatial

Sa construction a suivi celle du bâtiment conventuel, à la fin du XVII^e siècle. Il fut commandé par Jean-Louis Caton de Court, abbé fastueux de l'abbaye de Saint-Georges en 1695 qui décida la construction d'un nouveau palais abbatial (1-2).

Il fut réalisé par Sébastien Simonneau, l'architecte ayant terminé l'abbaye.

L'abbé se ruina dans cette construction, achevée en 1699. Il avait utilisé les 21 000 livres que Jean-Baptiste Lully son prédécesseur lui avait laissé afin de réparer les possessions de l'abbaye, pour la construction de son palais.

Après la Révolution de 1789, vendue à des propriétaires successifs, la maison a abrité un temps la gendarmerie. Elle est aujourd'hui une propriété privée (4-5).

Architecture du palais abbatial

Il constitue avec l'Abbaye, un ensemble harmonieux, fait d'équilibre, de symétrie, d'élégance, dans le style de l'architecte Mansart,

***A savoir :** Un pilastre est un support carré terminé par une base et par un chapiteau. Un pilastre est encastré dans un mur, tandis que la colonne est un élément isolé. La fonction du pilastre est uniquement décorative, il n'est qu'adossé à un mur porteur.
Un ove est un ornement en relief en forme d'œuf, employé en nombre pour le décor de certains corps de moulures.
Une griffe est un ornement sur les angles des bases de colonnes.

précurseur de l'architecture classique en France. La porte principale est surmontée d'une frise et d'un cadran solaire effacé par le temps.

A l'intérieur du palais abbatial

Une cheminée monumentale était installée dans l'ancien palais abbatial. Elle a été démontée en 1889 et installée au musée Saint-Jean d'Angers. Les pilastres cannelés*, les oves*, les griffes*, le décor de cette cheminée appartient au répertoire ornemental de la Renaissance (3).

Triste fin de l'Abbé Caton de Court

L'abbé Jean-Louis Caton de Court, démuné, avait imaginé une loterie pour achever le paiement des travaux de son palais. Les lots étaient constitués par son mobilier et ses bijoux. Cette opération jugée frauduleuse par la justice royale et ajoutée aux malversations précédemment évoquées, lui valut une expulsion de Saint-Georges. Nommé d'abord à l'Abbaye de Saint Serge d'Angers, il se réfugia ensuite chez son frère à Gournay en Normandie. Il fut, au cours d'une promenade piétiné par un taureau.



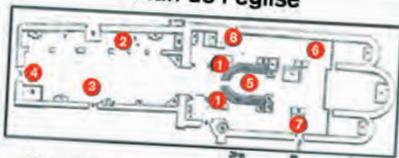
L'église

L'ancienne église

L'ancienne église paroissiale (1) reliée au cloître et à l'abbaye, en partie détruite sous la Révolution, fut vendue pour être démolie en 1824, ainsi que les deux pavillons d'entrée et la chapelle dite des Boitiers et ce, afin de laisser la place à l'édifice actuel.

La nef* de l'église daterait du XII^{ème}. Elle correspond au modèle à nef unique très utilisé en Anjou. La nef mesurerait environ 26 mètres de longueur sur 9,50 mètres de largeur (2). Le bas-côté gauche a été ajouté postérieurement.

Plan de l'église



Eglise paroissiale		Chœur de l'église utilisé par les religieux	
1	Piliers du clocher	5	Piliers du clocher
2	Bas-côté de la nef	6	Bas-côté de la nef
3	Porte sur les cloîtres	7	Porte sur les cloîtres
4	Porte principale	8	Porte principale

La nouvelle église

Dédiée à Saint-Georges, elle fut construite par l'architecte Binet de 1824 à 1830, à la suite de la destruction de l'ancienne église. Sa façade est ornée d'un péristyle* néo-grec et le bâtiment est inscrit au répertoire des Monuments Historiques (3-4).

La construction de cet édifice débuta en 1824 mais fut interrompue à cause d'un tassement de terrain qui entraîna

*A savoir : Un péristyle est une sorte de vestibule entouré d'une colonnade

Le facteur d'orgue (ou organier) est un artisan (ou une entreprise artisanale) spécialisé dans la fabrication et l'entretien d'orgues complets.

l'effondrement de la façade en 1827. Il fallut modifier les plans, l'abattre et la reconstruire. Sa reconstruction se termina en 1829, soit cinq ans après le début des travaux. Le clocher fut ajouté en 1837 (5).

Un orgue de Cavallé-Coll

La nouvelle église possède un orgue (6), construit par Aristide Cavallé-Coll, célèbre facteur d'orgue*, qui équipa de très nombreuses églises, en France et à l'étranger. On lui doit notamment l'orgue de la cathédrale d'Angers.

Description :

- En façade : 23 tuyaux
- Intérieur : plusieurs centaines de tuyaux de différentes tailles
- Buffet et pédalier : en chêne
- Clavier manuel et rétractable : il s'ouvre et se ferme un peu comme un tiroir
- Les 8 jeux et les notes du clavier sont en ivoire d'origine

Tout l'orgue est resté dans son état d'origine, sauf la ventilation électrique au moteur, mais la manette est tout de même présente, alors en cas de panne d'électricité, on pourrait encore pomper comme jadis !

Les vitraux

Deux vitraux (7) au fond de l'église réalisés en 1828 sont l'œuvre de Charles Thierry, maître verrier Saint-Georgeois. Il relança l'art du vitrail en Anjou, qui avait été délaissé au siècle précédent.

Le chemin de croix

L'église s'enorgueillit de posséder un chemin de croix réalisé par le grand peintre contemporain saint-georgeois Stani Nitkowsky.



(1)



(2)



(3)



(4)



(5)



(6)



(7)

Plaques 3-4

La maison du Pilochet La maison de la rue des Parements

Origine de la maison du Pilochet

Situé aujourd'hui au carrefour de la rue des Lauriers et de la rue des Parements, au XV^{ème} le Pilochet était d'abord un quartier. Dans les années 1434 à 1438, on ne compte pas moins de cinq maisons au Pilochet. L'une d'elles subsiste aujourd'hui (cf photos 1-2). Un chanoine Julien de la Barre ou de la Braze l'avait achetée à un dénommé Roirot, moyennant une rente annuelle de 25 sols*. Le 13 avril 1554, il donna cette maison à la chapelle de la Salle dont elle resta la propriété et celle de l'Abbaye, jusqu'à la révolution. Le 18 mai 1791, elle fut vendue à Jacques Puizot pour 1425 livres*.

Description

La première description cohérente de cette maison date de 1703 : « Est une maison située dans le bourg, toute seule sur le chemin de la grande porte de l'aire de l'abbaye, à aller dans le chemin du pavement ; il y a une petite porte de tuffeau ronde, une petite cour, la chambre basse à cheminée et à four, une antichambre, un escalier et puis, on monte par ce même degré dans le grenier qui n'est point carrelé. Il y a un petit jardin à main droite en entrant, enclos de muraille d'un côté du chemin. Elle a son usage du puits qui est au milieu des jardins de plusieurs particuliers. Elle relève du fief de l'abbaye à 18 deniers* de cens*. »

Elle conserve aujourd'hui son agencement, en particulier son escalier. Elle avait sur le haut de ses pignons des rondelis. Suite aux restaurations successives, ces éléments architecturaux ont disparu. Le premier propriétaire connu s'appelait Georges Quatre Bœufs en 1434.

*** A savoir : le sol ou sou** est une monnaie de l'antiquité et de l'Ancien Régime, dont l'origine est le solidus.
La livre est une unité monétaire basée sur l'argent, dont la valeur et les subdivisions ont varié suivant les pays et les époques. Elle est parfois dénommée lire avec le même sens du mot italien.
Le denier est une monnaie de l'ancien régime
Le cens est une redevance versée au seigneur d'un fief

Origine de la rue des Parements (cf photos 3-4)

Si le mot pavement (le v en vieux français s'est transformé en r) que l'on trouve en 1789 dans le fief* de la ville, reprenant les textes de 1611 et 1634, est à retenir, il est possible qu'il y ait eu à proximité un chemin pavé (voie romaine). Cette hypothèse paraît plausible, car une étude sur les voies romaines dans notre région cite une voie un peu au sud vers la Chaussée (cf. carte p4) et les Touches (cf. carte p4).

Le mot parer veut dire préparer la face extérieure de pierres mises en parements sur des murs, à des fins de défenses ou d'embellissement. Sur le lieu de la Barre à proximité, ainsi que du côté de la rue Tuboeuf, on trouve les traces d'une muraille. Le site de Saint Georges aurait peut-être été entouré d'une muraille comme beaucoup d'abbayes ou de prieurés à l'époque.

Une maison « école »

Depuis 1850, elle était propriété de la famille Tertrais. La commune l'acheta en 1901, pour y installer l'école communale des filles. L'histoire des écoles à Saint-Georges est très riche. Depuis 1839, il n'y avait qu'une seule école de filles, rue des Fontaines. La commune participait aux frais de cette école qui était privée. Le 4 janvier 1900, le préfet mit en demeure la municipalité de Saint-Georges de cesser sa participation financière à l'école privée, ou bien d'ouvrir une école communale de filles. Suite au refus du conseil municipal, le préfet fit un rappel à l'ordre en septembre et donna des pistes pour la création d'une école communale. Le 19 mai 1901, le conseil municipal décida d'acheter cette maison, rue des Parements à Madame Gatines, née Tertrais (famille de notables de Saint Georges). Le 22 juin 1902, 31 élèves étaient inscrites, puis 34 élèves le 17 août. La classe fut donc agrandie et l'institutrice fut nommée le 15 septembre 1902.

La rafle d'Irène Keller

C'est ici que fut raflée, le 26 janvier 1944, Irène Keller, 14 ans, deuxième enfant d'une famille juive polonaise assignée à résidence à Saint-Georges. Déportée à Auschwitz avec l'ensemble de sa famille, elle disparaît sans que l'on connaisse la date de sa mort. L'école fonctionnera jusqu'en 1972.



[1]



[2]



[3]



[4]

Maison bourgeoise du 1^{er} empire Maison des associations

Origine de la maison bourgeoise du 1^{er} Empire (cf photos 1-2)

C'est l'une des plus belles maisons de Saint-Georges, elle date du 1^{er} Empire. Cette maison fut construite en 1806, le portail d'entrée et la cour furent construits en 1822, la porte principale fut installée en 1859.

Description du fronton de la maison (cf photo 3)

Au-dessus de la porte principale figure un cadre de pierre, où l'on devine un personnage sculpté debout à mi-corps qui représente un apothicaire en costume du XVIII^{ème} montrant du doigt un verre sur une table avec une potion à prendre. Cette demeure a pu accueillir un médecin ou apothicaire à cette époque.

Les propriétaires

- 1835 Victoire Péan, fille du notaire Pierre Péan (maire de Saint-Georges de 1794 à 1800). Celle sans doute elle qui fit construire cette maison.
- En 1884, Beyer (facteur retraité).
- En 1923 Joseph Mondain de Saint Laurent de la Plaine.

***A savoir :** un **échevin** est à l'époque un Magistrat élu par les bourgeois ou l'ensemble des habitants, pour s'occuper des affaires communales.
Les traites étaient les impôts sur les biens mobiliers.

Origine de la maison des associations (cf photos 4-5-6)

Le premier bâtiment existait en 1440 il appartenait à l'époque à Olivier Coué. Les propriétaires à la fin du XVII^{ème}, étaient très certainement René Dupont de la Villette, échevin* et avocat, et son épouse Gabrielle Jamet de l'Aubryaie. Bien que résidant à Brissarthe, ces personnages portent des noms qui font référence à deux hameaux de Saint-Georges. Leur fille, Louise Geneviève Dupont, épousa, le 6 février 1730, Jean Morna, conseiller du roi et juge des traites* à Angers. C'est elle qui apporta cette maison dans sa dot.

La famille Morna restera propriétaire de cette maison durant exactement un siècle. Au décès de Renée Morna en 1829, fille de Jean Morna, les héritiers, Augustin des Loges et Madame Ravain, vendent cette maison à Pierre Lahoussaye, célibataire et perceuteur. En 1837, elle fut achetée par l'Abbé Branchereau et revendue aussitôt à Monsieur Harrault, instituteur qui y crée une école de garçons.

En 1850 Etienne Harrault démissionna et fut remplacé par l'instituteur laïc Labessière. La scolarité devint gratuite en réponse à la création d'une école privée catholique par les frères des écoles chrétiennes. En 1851 l'école pour les filles devint également gratuite, alors que c'est seulement en 1881 que Jules Ferry fera voter la loi rendant l'école publique, laïque, gratuite et obligatoire.

Description de la maison

L'acte du 22 février 1830 du notaire Lerbiez donne une description complète de la propriété : « Cour d'entrée, portail, cabinet d'aisance, un corps de bâtiment avec, vestibule, un escalier en pierre, une cuisine, une décharge de cuisine, une salle à cheminée avec placard, une chambre froide avec placard, une salle à cheminée au-dessus de la cave, au premier étage, 4 chambres dont 2 à cheminée, vaste grenier sur le tout (Ceci correspond strictement au bâtiment actuel). Il y a en plus, un autre corps de bâtiment avec une grange sous laquelle est une cave voûtée et un puits établi dans le mur de la dite grange, un bâtiment occupé par la veuve Agate, un autre bâtiment avec 2 chambres dont une à cheminée, grenier au-dessus, un parterre au nord de la maison de maître, un jardin clos de murs avec puits et pièce d'eau, un bâtiment dans l'angle sud-est de la cour avec une chambre basse à cheminée, une chambre haute et un grenier. »

Plaques 5-6



Plaques 7-8

L'ancienne auberge des Trois Rois La maison de la Géronnière

Origine de l'auberge des Trois Rois (cf photos 1-2)

En 1619, c'est une femme, Jeanne Terrier, qui tenait l'auberge des Trois Rois. Saint-Georges vivait alors du commerce lié au passage et possédait de nombreuses auberges, au moins cinq, toutes situées le long de la grande route Paris-Angers-Nantes.

Le nom de l'auberge a suivi les évolutions de l'histoire. Pendant la révolution de 1789 et alors que le bourg prenait le nom de « Beau-site », elle s'est appelée « les trois marchands », avant de devenir « le Coq Hardi ».

Fonctionnement d'une auberge

L'auberge est un lieu important de la vie locale :

On y signe un marché

On y signe un bail

Les chanoines s'y approvisionnent

Le notaire y rédige ses actes

Le vicaire y exerce le culte

On y établit des contrats de mariage

On y garde aussi les animaux en fourrière

Une chambre de l'Auberge du Lion d'Or munie de barreaux servait de prison.

Comme aujourd'hui dans les hôtels et dans les cafés, on y descend, on y consomme et on y prend rendez-vous pour mener ses affaires.

Origine de la Géronnière (cf photos 3-4)

Située rue du Général Faugeron, elle existait au XVème et fut souvent remaniée. Elle fut la demeure de trois maires de Saint-Georges qui ont constitué la dynastie des Faugeron :
Julien Alexis Faugeron (maître d'hôtel à Serrant puis maire de 1809 à 1815)
Séréne Faugeron (maire de 1848 à 1869)
Le général Emile Faugeron (maire de 1897 à 1908).
La maison a certainement subi des modifications importantes au cours du temps.

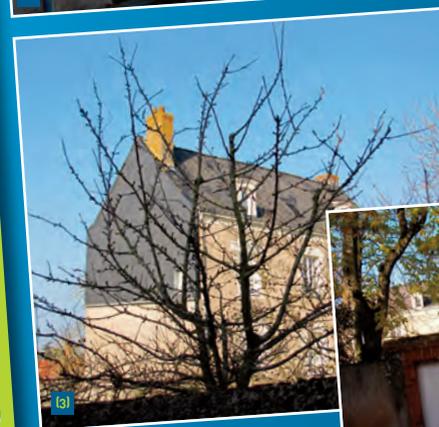
Description de la propriété

Aux assises du fief* de l'abbaye en 1748, on trouve la description suivante :
« Propriétaire : René Guais notaire de la juridiction de Serrant.
Maison appartenant logements et cour clos de murs, le tout en un tenant, joignant :
Orient : rue Chauveau
Occident : jardin à demoiselle Le Bec
Midy : jardin des trois Rois des héritiers F.Rouillon et ve J.Brossais
Septentrion : un appentis et logement au dit sieur Guais et jardin de Mathurin Landais ...»

Les propriétaires de la Géronnière

- En 1435 et 1472, Jean Priout
- En 1502, Thomas Ruellan
- En 1636 Jean Gaigneulx
- En 1748 René Guais (notaire de la juridiction de Serrant)
- En 1762 André Martin (boucher)
- Puis propriété de la Famille Faugeron jusqu'en 1995.

*A savoir : Le fief, est l'ensemble des propriétés d'un seigneur et l'abbé était le seigneur de ce fief.



La maison des Chenambeaux

La rue du Boeuf Couronné

Origine de la maison des Chenambeaux (cf photos 1-2)

Elle fait partie des maisons existantes au XV^{ème}. Située dans l'ancienne rue de La Fontaine aux Asnes, elle est devenue dès 1860 école du Sacré Cœur, établissement catholique, destiné à l'enseignement des filles. La maison fut achetée par la congrégation des Ursulines de Jésus au comte de Serrant pour une somme symbolique. On lui adjoignit très vite un pensionnat, et le curé Banchereau, curé de la paroisse, fit édifier, à ses frais, la chapelle proche (devenue alors salle paroissiale Notre Dame). L'ensemble est aujourd'hui une propriété privée. L'école privée a fonctionné dans ces bâtiments jusqu'en 2009, date de son déménagement.

Les propriétaires des Chenambeaux

- En 1474, Jean Neveu
- En 1494, Mathurin Bruneau
- En 1502, Maurice Bouet.
- En 1762, Le sieur Lussou
- En 1727 et 1732, Claude Lussou sieur de la Villette (bourgeois de la ville d'Angers)
- En 1839, le comte de Serrant achète cette maison à Madame Lussou veuve Desbrosses. Il la revend ou la donne aux Sœurs de Chavagnes en Paillers pour y établir une école. Cette congrégation restera propriétaire jusqu'à la fin des années 1990.
- En 1859, les sœurs y établissent un pensionnat. Des cellules dans lesquelles logeaient les jeunes filles, existaient à l'étage.

Il semblerait, que cette maison resta dans la famille Lussou pendant plus d'un siècle.

Elle sera pendant longtemps la propriété de la congrégation des Sœurs de Chavagnes en Paillers (Vendée), elle fut ensuite vendue en 2013 à l'Association diocésaine qui l'a revendue à un investisseur.

Origine de la rue du Bœuf Couronné (cf photos 3-4)

Anciennement appelée rue Bourgeoise, elle est bordée de maisons très anciennes dont celle du numéro 4 bis, construite au XV^{ème}. Julien Faugeron, maître d'hôtel de la Comtesse de Serrant, l'achète en 1787. La tour escalier, coiffée d'un toit en poivrière*, contient son escalier en ardoise. Les rondelis* qui étaient présents au sommet du pignon ont pratiquement disparu.

Les propriétaires de la maison du 4 bis

- En 1442, Jean de l'Ouvière
- En 1732, Etienne Fresneau (marchand au Petit Paris)
- En 1748, propriété des enfants d'Etienne Fresneau sous la tutelle de Michel Cesbron prêtre prieur des Essarts, aujourd'hui sur la commune de Saint-Léger-des-Bois.
- En 1762, les enfants d'Etienne Fresneau et Jean Donau en sont propriétaires.
- Le 19 novembre 1787, Julien Faugeron maître d'hôtel de Madame la Comtesse de Serrant, achète cette maison à Marie Martin veuve Alliot (notaire Péan). Son père, André Martin (boucher), en fut propriétaire.)

*** A savoir :** Parfois appelée "tourelle", la poivrière est un toit conique coiffant en général une tour.
Les rondelis sont des dépassements de pignons qui assurent le joint avec la toiture. Ce sont des ornements de forme ronde (photo ci-jointe)

Plaques 9-10



Plaques 11-12-13

La Tête Noire - Les Jardins de l'abbaye Le Polissoir

Origine de la Tête Noire

C'est un bâtiment construit à partir de 1726 pour remplacer l'ancien presbytère situé presque en face à l'angle de la rue Tuboeuf. Comme le curé était un chanoine, le presbytère entrain fut bâti dans l'enceinte de l'abbaye.

En 1909, l'Hôtel de la Tête Noire devint la propriété de Mr et Mme Emile Durand, originaires de Beaufort-en-Vallée (cf photo 1).

Description du bâtiment

Sur le haut de la façade est incrustée la proue* d'une pirogue représentant la tête d'un Africain.

Pourquoi a-t-elle été placée sur cette façade ?

Vers 1755, les propriétaires du château de Serrant étaient des armateurs enrichis dans le commerce du sucre et le commerce négrier. Parmi les différents objets qu'ils rapportèrent d'Afrique se trouvait vraisemblablement cette figure de proue (cf photo 2).

Ce bâtiment nommé « La Tête noire » fut occupé par des commerces comme fonction d'auberge, d'hôtel ou de restaurant (cf photo 3).

* A savoir : la proue est la pièce formant l'avant d'un navire.

LES JARDINS DE L'ABBAYE (cf photo 4)

Origine des jardins de l'abbaye

Au fond de ces jardins se trouvait le vivier où les chanoines de l'abbaye conservaient leurs poissons. Ce sont d'anciens jardins fruitiers, vergers et potagers, transformés aujourd'hui en un agréable espace de détente. Ils accueillent également une charmille*.

Depuis les terrasses de l'abbaye, s'offre une vue magnifique sur les jardins de l'abbaye et sur la vallée de la Loire.

Caractéristiques du jardin à la française

C'est un jardin avec des garnitures et des agréments, expression du classicisme dans l'art des jardins, autrement dit la recherche de la perfection formelle, d'une majesté théâtrale et d'un goût du spectacle :

→ Terrassé, régulier, souvent linéaire, faisant une large place aux jeux d'eau, il comporte des aménagements lourds (hydraulique des canaux et bassins, orangerie, pavillons) et fait montre d'une taille savante des végétaux (l'art topiaire).

Sa composition :

- le plan est géométrique
 - une terrasse surélevée le domine
 - le spectaculaire culmine dans des jeux d'eau, des fontaines, jets, rideaux d'eau
 - les allées sont rythmées par des statues à l'antique
 - le jardin ne change pas durant l'année.
- Le jardin classique culmine au XVII^e siècle avec la création pour Louis XIV des jardins de Versailles

LE POLISSOIR (cf photo 5)

Découvert dans les années 1980, au pied de l'abbaye, ce bloc de granit montre six excavations, résultant du polissage d'autres pierres. Il date vraisemblablement du néolithique, époque la plus récente de la préhistoire, appelée aussi âge de la pierre polie. On venait y dégrossir et lisser longuement des outils de pierre, comme des haches, que l'on emmanchait ensuite sur un support de bois.

Ce polissoir est, avec ses six bassins, la deuxième pièce la plus rare de la Région des Pays de la Loire. La voix populaire le dénomme « fesses de sorcière ».



(1)



(3)



(2)



(4)



(5)



RENSEIGNEMENTS

OFFICE DE TOURISME LOIRE LAYON

www.loire-layon-tourisme.com
contact@loire-layon-tourisme.com

Chalonnnes/Loire - 49290
Place de l'Hôtel de Ville
Tél. 02 41 78 26 21



DÉCOUVREZ ÉGALEMENT EN LOIRE-LAYON

[Chalonnnes/Loire](#)

[Champtocé/Loire](#)

[Chaufefonds/Layon](#)

[Denée](#)

[Ingrandes/Loire](#)

[La Possonnière](#)

[Rochefort/Loire](#)

[St Aubin de Luigné](#)

[St Germain-des-Prés](#)

Crédits Photos et visuels : Communes de Saint-Georges, Communauté de Communes Loire Layon, Office de Tourisme Loire Layon, Association HCLM, Archives Départementales de Maine et Loire, Cabinet des Estampes, Denis Mercier, M. Delestre, Site internet du Château de l'Épinay.

Conception : papri-K - www.papri-k.com - Impression : ABELIA IMPRIMERIE - www.abelia-imp.com - Imprimé sur du papier symbole Free Life 50% recyclé / Encres végétales

